



CLASSIQUES
GARNIER

« Sommaire & Vie de la Société », *Bulletin de la Société des amis de Montaigne*
Série III, n° 19, 1961 – 2, p. 1-10

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-12268-5.p.0005](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-12268-5.p.0005)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 1961. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE MONTAIGNE

N° 19. — (Juillet-Septembre 1961)

	Pages
<i>Vie de la Société</i> (G. G.)	1
Joseph SAINT-MARTIN : <i>Inauguration d'une nouvelle statue de Montaigne à Périgueux</i> (3 septembre 1961)	11
Gonzague TRUC : 1. <i>Polémiques sur Montaigne</i>	15
2. <i>Du « doute » de Montaigne au doute d'Anatole France</i>	21
Jacques VIER : <i>Montaigne et nous</i>	26
Jacques de FEYTAUD : <i>A propos de virgules (Bouha prou bouha)</i> ..	34
— — — « <i>Le Joueur de Paume</i> »	40

Vie de la Société

Interrompues par les « vacances » de l'été, les séances de travail de la Société des Amis de Montaigne ont repris le samedi 14 octobre dernier au siège social de notre société, 232, boulevard Saint-Germain (VII^e) ; mais l'été n'en a pas moins été favorable à l'auteur des *Essais* et du *Journal de Voyage en Italie*, puisqu'on a inauguré à Périgueux, dans une solennité charmante, une statue nouvelle de Montaigne. Une plaquette commémorera cette cérémonie, à laquelle ni M. Maurice Rat, notre président, ni M. Georges Palassie, président de la section de Bordeaux et notre correspondant pour le Sud-Ouest, n'ayant pu assister, bien qu'aimablement conviés par l'Académie du Périgord et par M. Barrière, maire de Périgueux, l'éminent membre de la Société qu'est M. Joseph Saint-Martin, périgourdin et secrétaire de la Société Historique du Périgord, a bien voulu nous représenter dignement et prononcer l'allocution qu'on pourra lire plus loin, ayant eu le premier la parole après le dévoilement de la statue et une rapide et élégante introduction à la cérémonie par M. le Maire Barrière.

La veille de la cérémonie, 2 septembre, avait eu lieu « sous le signe de Montaigne » l'inauguration du Palais des Fêtes de Périgueux. Le programme du spectacle de Ballet, avec les artistes de l'Opéra, s'ornait d'un grand portrait de Montaigne. Le délégué de notre Société était dans la loge d'honneur.

Avant la cérémonie, une messe en l'honneur de Montaigne avait été célébrée en la basilique Saint-Front par Mgr Louis, évêque de Périgueux.

Je crois que nous n'avons qu'à nous féliciter des paroles qui ont honoré notre Michel. Les applaudissements nourris qui ont salué l'allocution de notre représentant ont montré que nous étions compris.

Ont pris aussi la parole : M. le Pr Grassé, membre de l'Institut (Académie des Sciences) et président de l'Académie du Périgord, M. le recteur de l'Académie de Bordeaux Babin, représentant le Ministre de l'Éducation Nationale, et, au banquet qui suivit la cérémonie. M. Lacoste, président du Conseil général de la Dordogne, ainsi que M. Mauvillain, adjoint au maire de Bordeaux délégué par M. Chaban-Delmas.

Nous croyons devoir reproduire ici les discours de M. le Pr Grassé de M. le Recteur Babin et de M. le président Lacoste.

Discours de M. le professeur GRASSÉ

Il est juste que la ville de Périgueux relève la statue de Montaigne, abattue par un barbare envahisseur.

Il est juste d'honorer l'un des plus illustres enfants du Périgord, dont la sagesse, au cours des siècles, n'a cessé d'exercer son action civilisatrice et bienfaisante.

Je dois au seul hasard d'une présidence le redoutable honneur de prendre la parole au cours de cette cérémonie. Loin de la littérature, je ne vous parlerai ni de la vie, ni du style de Montaigne. J'évoquerai simplement, devant vous ce qui, dans l'œuvre de notre compatriote, est de tous les temps et s'avère impérissable.

J'ai lu les *Essais*, au cours des années d'une vie déjà longue, par petits morceaux, doucement, avec une gourmandise intellectuelle, comme on déguste, à petits coups, une liqueur forte et exquise.

J'ai joué aux billes au pied de la statue de Montaigne et mon père avait sur sa table de chevet un exemplaire des *Essais*, tout usé à force d'être feuilleté, qui fut sa dernière lecture. La pensée de Montaigne m'a pénétré par l'enseignement paternel, plus peut-être que par le commerce des textes.

Pour bien le comprendre, il faut se souvenir que le xvi^e siècle fut agité de passions extrêmes, que les hommes, pour des divergences d'opinions, de croyance, s'égorgeaient, s'empoisonnaient avec une frénésie d'où toute volupté n'était pas exclue. Mais, en même temps, naissait une culture européenne inspirée des arts et de la science antiques qui, en fait, est devenue celle du monde occidental.

Montaigne, de par son éducation, est imprégné de cette culture, alors nouveauté, réservée à une élite, mais, de par ses fonctions publiques, il a participé de très près à la vie politique de la France, il en a mesuré les désordres, il a souffert de ses excès.

Si les *Essais* sont bien un livre dont l'auteur est lui-même la matière, ils sont aussi une recherche continue de cette sagesse qui fit tant défaut aux contemporains de Montaigne.

Dans un monde que troublaient les luttes fratricides, les révoltes contre l'autorité et les guerres contre l'étranger, dans un monde transformé par les idées nouvelles qui se répandaient rapidement à travers l'Europe, grâce à l'imprimerie, le conseiller au Parlement se replie sur lui-même, fait effort pour se connaître et découvrir les règles d'or d'une sage conduite.

C'est bien sûr de la nature même de Montaigne, que les *Essais* tiennent leur puissante originalité, mais ils la doivent aussi à l'oppo-

sition qui se faisait dans l'esprit de l'écrivain entre le calme des études humanistes et la turbulence politique et religieuse soulevant les passions des hommes et attisant leur cruauté.

Bien des humanistes de la Renaissance vécurent ce même conflit, mais la pensée d'aucun, qu'il soit Scaliger, Casaubon, voire Érasme, n'eut la pénétration, la sérénité de Montaigne. C'est qu'en lui, l'érudition est dominée par la raison, qu'un contact constant avec la réalité humaine la contrôle avec rigueur.

Assurément, Montaigne dit vrai lorsqu'il déclare : « Je suis moi-même la matière de ce livre », mais il y apporte autre chose. Il confronte son expérience personnelle avec les événements de son temps et les enseignements des Anciens. Les *Essais* ne sont ni des confessions ni un journal intime, ils sont une recherche de la sagesse à travers une personne humaine. Il est toutefois piquant de relever que Montaigne, probablement par prudence, prétend que ses commentaires et réflexions sont bien de lui et se « tiennent par la preuve de la raison non de l'expérience ». Celle-ci, dit-il, il l'emprunte à d'autres.

On a dit que Montaigne est un maître à penser, mais n'est-il pas davantage un maître à vivre bien et à mourir bien ?

Avoir et conserver la maîtrise de soi est une qualité à laquelle Montaigne accorde le plus haut prix. L'homme doit, en toutes circonstances, garder la dignité qui fait sa grandeur pour ne pas faillir à cette règle : se préparer à mourir fut un des soucis de Montaigne. Il considère la mort comme l'une des pièces de l'ordre de l'univers, une pièce de la vie du monde. Il désire en maîtriser l'approche, se familiariser avec elle, se souvenant que « le but de notre carrière, c'est la mort, c'est l'objet nécessaire de notre visée : si elle nous effraie, comment est-il possible d'aller un pas avant sans fièvre ? Le remède du vulgaire c'est de n'y penser pas. Mais de quelle brutale stupidité lui peut venir un si grossier aveuglement ? »

En vérité, ce n'est pas tout de dire : il faut savoir mourir.

Sans doute est-ce un lecteur de Montaigne qui, à l'entrée du château du Repaire, dans la vallée de Céou, a gravé la sentence : « Un beau mourir toute une vie honore. »

La méditation sur la mort, la préparation à l'épreuve suprême rendent la vie plus sereine et nous délivrent de la peur sinon de l'angoisse.

La vie est à elle-même sa propre visée, son dessein, ce que nous exprimons aujourd'hui avec pédantisme en disant que la fin de l'homme est d'être et de persévérer dans l'être. Montaigne a insisté sur ce point et, s'inspirant des paroles que Socrate prononça avant de boire la ciguë, il nous engage à suivre purement et simplement la voie de la nature.

Seule la vertu embellit la vie et en la vertu même, le dernier but est la volupté. L'épicurisme de Montaigne ne s'accommode ni du péché ni du dérèglement de la conduite. Il ne transige point avec la morale.

Les admirables pages du livre I, où Montaigne développe ses idées pleines de hardiesse et de vérité, lèvent tous les doutes que l'on pourrait avoir sur ce point. La vertu procure les joies les plus profondes et les plus nobles : le plaisir est son ordinaire condiment.

Montaigne ne veut point de cette vertu austère et triste, qui n'est qu'une fausse image de la véritable et rebute parfois même les meilleurs.

Pour parvenir à la vertu, c'est-à-dire au bonheur, il faut donner aux

opinions que nous avons des biens et des maux une assiette solide et, lâchons le mot, rationnelle. La misérable condition humaine gagnerait un grand point pour son soulagement si nous n'étions pas plus tourmentés par l'idée que nous nous faisons des choses que par les choses mêmes.

Si les maux n'entrent en nous que par notre jugement, il nous appartient de les mépriser ou d'accéder au bien.

Former le jugement des hommes est donc la tâche essentielle de tout éducateur. Le reste, en somme, n'est que l'accessoire. Comment en douter lorsque l'on écoute le sage de St-Michel-de-Montaigne ? Alors apparaissent, avec une éclatante évidence, la fausseté de nos conceptions sur la formation des jeunes et la coupable absurdité de nos programmes scolaires.

Aujourd'hui, nous instruisons, nous n'éduquons plus. Quelle défaillance !

Ah ! si nos pédagogues, ou prétendus tels, s'inspiraient des *Essais*, comme tout irait mieux !

Que nous fabriquent-ils ? De pauvres têtes, farcies de savoir, bien sûr, mais qui ignorent la valeur réelle de la vie d'ici-bas, qui ne jettent pas un regard vers les sommets et jouissent basement de biens matériels, dont, au demeurant, ils ne tirent que peu de plaisir.

L'instruction que nos jeunes gens reçoivent dans d'innombrables écoles ne satisfait nullement au précepte de Montaigne : « Le gain de notre étude, c'est en être devenu meilleur et plus sage. »

Et en quel programme scolaire lit-on aujourd'hui : « que les premiers discours de quoi on doit abreuver l'entendement de l'enfant ce doivent être ceux qui règlent ses mœurs et son sens, qui lui apprendront à se connaître, et à savoir bien mourir et bien vivre. »

Pour Montaigne, il convient de faire des hommes au caractère solidement forgé, conscients du bien et du mal, aptes à juger, en toute équité, des mérites et des faiblesses d'autrui.

Ne travaillons pas qu'à remplir notre mémoire, ne laissons pas l'entendement et la conscience vides. Savoir par cœur n'est pas savoir, mieux vaut forger l'âme que de la meubler.

La IV^e République regorgeait d'hommes de talent et de grande science, mais sans courage moral et physique. Où étaient-ils les esprits au jugement sûr, capables d'imposer la vérité, oui, où étaient-ils ? Nulle part, sans doute et la République en est morte.

Le XIX^e siècle, enivré par ses succès, a enfanté le mythe de la science, améliorant l'homme de par sa seule vertu. Hélas ! il n'en est rien. Comme toute chose créée par nous, elle peut être employée à toute fin, bonne ou mauvaise, au gré de celui qui la possède. Un peu partout on le sait aujourd'hui, mais quelles conséquences pratiques en tire-t-on. Aucune, me semble-t-il, par veulerie, par paresse ?

Montaigne pressentait le danger et a eu pour constante préoccupation de soumettre la science à la raison, à la justice.

Il rejoignait ici Rabelais qui, dans la lettre de Gargantua à son fils Pantagruel, faisait le procès de toute science qui violerait la morale.

Foin des cuistres qui se paient de mots, se gavent de fausse science et dérèglent les jeunes cerveaux confiés à leurs soins. Assez de rationneurs, assez de pédagogues gonflés de vide et de suffisance qui, dernière des extravagances, ont de l'homme fait un dieu.

Revenons-en à la raison, au bon sens, à la morale. Commençons par nous connaître et proclamons avec Montaigne : « A quoi sert la science si l'entendement n'y est ? »

Le drame de notre temps réside dans le déséquilibre entre le progrès des connaissances positives et la stagnation, voire le recul des conceptions morales sans lesquelles une société se dissout, se perd, sans lesquelles les conflits entre nations se règlent par la force et aboutissent inéluctablement à la guerre.

Écoutons la voix du sage qui, il y a plus de quatre siècles, avec bonhomie, avec cœur et avec logique, a découvert la vérité.

Jamais la leçon de Montaigne n'a été plus opportune qu'en ces jours de désordre intellectuel, d'abaissement moral. L'humanité, grâce à la science, dispose de forces matérielles immenses, mais ne se maîtrise pas elle-même. Quelle faiblesse, messieurs !

Allons, reconnaissons les vrais maîtres. Montaigne est parmi eux. Adressons-lui aujourd'hui un merci lourd de gratitude pour le bien qu'il nous a fait et, plus encore, pour celui qu'il peut nous faire.

Discours de M. le recteur BABIN

Je tiens tout d'abord à vous présenter les excuses de M. le Ministre de l'Éducation Nationale, que de multiples occupations inhérentes à sa charge, surtout en cette période préparatoire de la rentrée scolaire, ont privé du plaisir de se rendre à Périgueux pour présider cette cérémonie. M. le Ministre m'a prié de transmettre ses chaleureuses félicitations à ceux qui en ont été les promoteurs et les organisateurs ; il exprime à tous sa joie profonde de voir la capitale du Périgord devenir chaque jour davantage un foyer de haute culture et il s'associe de tout cœur au solennel hommage rendu par votre province à l'un des plus illustres de ses fils, que le ciseau génial du maître Gilbert Privat a su redonner à notre affection et à notre admiration.

Profondément sensible à l'honneur que M. le Ministre a bien voulu me faire, en me priant de le représenter, je remercie, à mon tour, très sincèrement ceux qui ont su concevoir et préparer cette double manifestation et en particulier M. le Maire et M. le Président de l'Académie du Périgord, MM. les Représentants des autorités politiques, administratives, militaires et religieuses et je dis, en un mot, tous les humanistes, qui, par leur présence, rehaussent l'éclat de cette brillante manifestation en lui donnant sa véritable signification.

C'est en effet, mesdames et messieurs, à un authentique festival de la pensée et de la culture françaises que nous avons été conviés ce matin, car célébrer Montaigne, c'est exalter ce que cette culture et cette pensée ont de plus profondément humain et aussi de plus souverainement universel ; c'est ici, dans ce pays périgourdin, que cette pensée s'est formée, qu'elle a atteint sa pleine maturité et sa plus belle expression au contact des choses et des gens de son pays certes, mais aussi dans cette sorte de sanctuaire de la pensée que constituent sur la hauteur du domaine de Montaigne, à quelques lieues de Périgueux, cette tour et cette bibliothèque que les hommes et le temps lui-même ont su respecter. Ceux qui, nombreux, et appartenant à toutes les classes sociales accomplissent aujourd'hui encore ce pèlerinage aux sources

peuvent y retrouver, gravées sur les poutres de son cabinet de travail, les maximes et les sentences qui étaient particulièrement chères au philosophe et qu'il a glanées chez les plus grands penseurs qui, depuis la plus haute antiquité, ont été l'honneur de l'humanité ; en les relisant après tant d'autres, nous entrons dans une communion plus étroite avec la pensée de l'auteur des *Essais* dont nous saisissons alors le sens dans toute sa plénitude et nous retrouvons nous-mêmes en sa compagnie pour nous recueillir et méditer, pour découvrir avec lui, en brisant le cercle étroit des mesquineries et des habitudes quotidiennes, et en dépit, comme il l'écrivait « des mille contraires façons de vivre » des hommes, l'unité de la nature humaine d'où nous espérons bien envers et contre tout, voir sortir un jour l'entente et l'union de tous les peuples ; c'est cette notion de l'unité de la nature humaine, qui est à la base de l'humanité de Montaigne, qui a toujours cherché à vivre au contact de l'humain et dont les innombrables lectures ont eu pour effet de lui révéler, comme la quintessence de la pensée des hommes dans ce qu'elle a de plus fraternel, car, comme l'a écrit cet autre humaniste, Mario Meunier : « Si l'humanisme est l'art de se rendre le plus homme possible, de s'édifier soi-même en étant le maçon de sa propre pensée », Montaigne ne le cède à aucun de ces humanistes qui, avant ou après lui, essayèrent de vivre en communion d'esprit avec cette somme de l'expérience humaine, ce capital intellectuel et moral dont les lettres grecques, latines et françaises nous conservent l'acquis. Et comment ne pas suivre encore Montaigne quand il écrit : « Non parce que Socrate l'a dit mais parce qu'en vérité c'est mon humeur, j'estime tous les hommes mes compatriotes et embrasse un Polonais comme un Français, plaçant la liaison nationale après l'entente commune et universelle. »

Mais ce citoyen du monde avant la lettre — et ce n'est point un des côtés les moins attachants de son caractère — ne pense pas pour autant que cet amour du genre humain doive lui faire oublier et encore moins mépriser sa patrie, la grande, la France, dont le déchirement intérieur lui est un véritable supplice, ni la petite, le Périgord, dont il porte l'image dans l'esprit et dans le cœur de ses nombreuses pérégrinations ; il ne peut en effet parcourir les routes d'Augsbourg sans penser aux chemins pierreux du Périgord. Padoue lui paraît-elle une grande ville, c'est immédiatement pour la comparer à une autre qu'il connaît bien : Bordeaux, et s'il admire la largeur du Rhin près de Stein, ce fleuve évoque dans son souvenir « la merveilleuse étendue de la Garonne à Blaye ». N'est-ce point là comparaisons qui nous touchent et nous émeuvent, tant il est vrai que l'homme, quel que soit son développement intellectuel ultérieur, garde toujours en lui-même la marque indélébile des impressions premières.

Et Montaigne le sait, et il sait aussi la charge et la responsabilité qui pèsent sur les épaules de ceux à qui incombe la redoutable mission de susciter et si possible d'harmoniser ces premières impressions ; et l'*Essai* qui concerne l'éducation des enfants est certainement celui où la pensée et le style sont les plus assurés et les plus fermes ; le fameux « que sais-je ? » s'est, là, transformé en de péremptoires affirmations : c'est qu'il parle d'expérience.

Il aime à évoquer le souvenir de sa propre éducation dans le milieu périgourdin où son père, Pierre Eyquem, homme d'une rare ouverture

d'esprit, et qui avait rapporté d'Italie où il avait accompagné François I^{er}, des idées originales sur l'institution des enfants, le faisait réveiller au son de la musique pour le mettre en belle humeur et lui faisait apprendre le latin comme une langue vivante, ayant exigé de tous ses domestiques, du précepteur jusqu'au valet le plus humble, de « jargonner » en latin devant lui. C'était là, avant la lettre, de la méthode directe et de l'éducation active qui contrastait terriblement avec les méthodes du temps, méthodes, dont le jeune Montaigne devait faire la triste et douloureuse expérience au collège de Guyenne à Bordeaux de sa septième à sa quatrième année. Aussi, avec quelle verve et quels sarcasmes fustige-t-il les châtiments corporels, le système d'éducation qui néglige l'hygiène et la formation morale des enfants. l'enseignement encombré de pédantisme scolastique qui fait appel à peu près uniquement à la mémoire, toutes choses qui lui paraissent si contraires au libre épanouissement de l'être humain. « Je ne hais rien tant qu'un savoir pédantesque », dit-il après du Bellay et avant Molière, dont les rudes coups portés aux pédants tout au long de son théâtre, n'ont cependant pas pu — il faut, hélas ! le reconnaître — en détruire totalement la redoutable espèce.

Je voudrais que tout éducateur, parent ou maître de quelque degré d'enseignement que ce soit, relise fréquemment et médite ces lignes de l'*Essai* de l'institution des enfants — car Montaigne, dans sa sagesse, ne sépare pas éducation et instruction — et qui sont toujours d'une lumineuse actualité :

« A un enfant qui recherche les lettres, non pas en vue d'un profit matériel (car un tel but est indigne de la grâce et de la ferveur des muses et d'ailleurs il dépend d'autrui) ni en vue de commodités extérieures, mais pour s'en enrichir et s'en parer au dedans, ayant plutôt envie de devenir un habile homme qu'un homme savant, je voudrais qu'on prit soin de lui choisir pour guide qui eût plutôt la tête bien faite que bien pleine (c'est au guide que la fameuse formule est destinée) et que l'on y impose tout les deux, mais davantage le caractère et l'intelligence que la science. »

« On ne cesse de crier à nos oreilles comme si on versait dans un entonnoir et notre rôle n'est que de répéter ce qu'on nous dit. Je voudrais qu'on fasse goûter les choses à l'enfant, qu'on lui fasse choisir et discerner lui-même, lui ouvrant parfois le chemin, le lui laissant parfois ouvrir : je ne veux pas que le maître invente et parle seul, je veux qu'il écoute son disciple parler à son tour : il est bon qu'il le fasse trotter devant lui pour juger de son train et apprécier jusqu'à quel point il doit descendre pour s'adapter à sa force ; faute d'établir cette proportion nous gâtons tout ; c'est une des besognes les plus ardues que je connaisse et c'est la marque d'une âme haute et bien forte que de savoir s'adapter à des allures d'enfants et de les guider. »

Et plus loin : « Qu'on ne lui demande pas seulement compte des mots de sa leçon mais du sens et de la substance et qu'il juge du profit qu'il aura retiré de la leçon, non par le témoignage de sa mémoire, mais de sa vie. » Et voilà le grand mot lâché ; éduquer un enfant, ce n'est pas emmagasiner dans sa mémoire ce que l'on trouve sèchement dans les livres, c'est lui donner une culture qui, suivant la parole d'André Malraux, que Montaigne n'aurait certes pas désavouée, « n'est pas connaissance mais amour » ; il faut d'abord faire aimer l'école, lieu géomé-

trique de toutes les philosophies et de toutes les croyances dans un climat de tolérance et plus encore d'affection sincère, car l'école, pour être l'apprentissage de cette vie, ne doit pas en être une représentation artificielle et encore moins une caricature ; il faut y donner à l'éducation autant de place qu'à l'instruction et naturellement les têtes bien faites devront l'emporter sur les têtes bien pleines. Mais hélas ! ce problème pédagogique tel que le posait Montaigne n'a jamais été plus urgent, ni peut-être plus difficile à résoudre ; plus urgent car la science progresse à de tels pas de géants que les connaissances inculquées à nos élèves au cours de leur scolarité sont soumises à révision à peine leurs études terminées et cette évolution accélérée nous impose une pédagogie nouvelle ; donner d'abord de solides connaissances de base, d'accord : il est intolérable en effet qu'un candidat au baccalauréat situe Amiens en Bretagne et Clermont-Ferrand en Vendée mais il faudrait en finir une fois pour toutes avec ces programmes qualifiés naguère de démentiels par l'éminent recteur Sarrailh et établir au plus tôt le Code des connaissances de base de l'honnête écolier de cette seconde moitié du ^{xx}e siècle ; il nous faut, par des méthodes pédagogiques renouvelées et qui sauront utiliser les découvertes mises par la science à notre disposition, exciter la curiosité de nos enfants et de nos étudiants, faire jaillir en eux cette étincelle qui allume le désir constant de s'instruire, d'être attentif à ce qui se passe autour de soi et désireux de toujours mieux et plus connaître, tâche urgente, mais tâche combien plus difficile encore à mener à bien qu'au temps de Montaigne car il ne s'agit plus maintenant d'un enseignement individuel à donner à quelques rares privilégiés de la fortune, mais à une masse d'enfants qui se pressent en rangs chaque année plus serrés sur les bancs de nos écoles, de nos lycées et de nos facultés. Jamais l'Université et la nation tout entière ne se sont trouvées devant un tel problème à résoudre ; l'enseignement, l'enseignement de culture en particulier, peut-il être diffusé à un grand nombre d'auditeurs à la fois ? je ne le crois pas ; seule la multiplication des maîtres pourrait l'assurer car elle permettrait alors de donner un enseignement plus individuel, donc plus humain, ce que désirait tant Montaigne, et plus efficace. Nous savons, hélas ! que cette multiplication des maîtres n'est pas pour demain et que la tâche de nos enseignants va demeurer encore écrasante pendant plusieurs années, jusqu'au moment où les jeunes générations qui montent, plus nombreuses, arriveront à maturité. Il nous faut d'ici là trouver les moyens d'assurer envers et contre tous toute notre mission, car s'agissant de l'avenir de notre jeunesse, c'est de l'avenir de la France qu'il s'agit et ce n'est pas ici, au pied de cette statue de Montaigne, que nous pourrions l'oublier. Trois fois en un siècle l'envahisseur a déferlé sur notre sol pour s'emparer certes de nos ressources matérielles et naturelles, mais aussi pour tuer cette pensée française dont on a bien voulu dire qu'elle était la clarté du monde. Dans ce Périgord où l'esprit de résistance à l'oppression a eu tant de héros et tant de martyrs dont il convient, en ce jour, d'évoquer le souvenir avec émotion et avec une profonde reconnaissance, il me semble que nous fêtons aujourd'hui dans l'allégresse le retour de l'un d'entre eux, de ce Montaigne prince des déportés qui, entré avant la lettre même « dans la Résistance » eut à subir la fureur des hordes hitlériennes. Ce retour, n'est-ce pas, est un vivant symbole : celui de la permanence de cette culture et de cet esprit

français dont votre illustre ancêtre fut un des plus prestigieux dépositaires et qui nous a enseigné la meilleure façon d'en assurer la pérennité en le transmettant de génération en génération dans le culte de la fraternité et de la liberté.

Discours de M. le président LACOSTE

Après tant d'éloquentes paroles que nous avons entendues ce matin, il m'est difficile d'ajouter quoi que ce soit sur Montaigne, qui est cependant le meilleur ami de mon esprit.

Sans doute me permettrez-vous de dire qu'il est bien Périgourdin parce que, de caractère, il nous ressemble et nous lui ressemblons. Au vrai, Montaigne est en nous. Pascal salue en lui l'incomparable auteur de l'art de conférer — c'est-à-dire de converser. Montaigne aime parler, échanger des idées et discuter ; il l'aime à ce point que, dit-il, il consentirait à perdre la vue mais non l'ouïe et le parler. N'a-t-il pas cela en commun avec nous tous, Périgourdiens ?

Maurois dit en effet : « C'est un trait des Périgourdiens qu'ils savent admirablement conter et qu'ils sont adroits à retenir le détail juste, avec une poésie mêlée de cynisme. »

Il parle, avec le talent en plus, comme des gens de chez nous : avec vivacité et naturel ; son langage est plein de saillies et de métaphores, lesquelles, chez lui, disait Sainte-Beuve, « ne se séparent jamais de la pensée, mais la prennent par le milieu, par le dedans, la joignent et l'étreignent ». Style bref, mâle, imagé ; toutes proportions gardées, c'est celui de nos conteurs locaux et de nos anciens sur les champs de foire.

Mais tout est bon sens en ce langage si vif ; bon sens et raison. La vivacité et la véhémence s'y font les supports de la sagesse. Dans le siècle de tempêtes et de luttes sans fin où il vit, Montaigne est la modération, le tempérament, le ménagement et la conciliation. Combien des nôtres, sur notre vieille terre fatiguée des anciennes batailles, ne rêvent-ils pas de cette sagesse, alors que le monde et notre siècle s'affolent et menacent de s'effondrer ?

Mais, dira-t-on — et on ne s'en est pas privé — ce bon sens continu, cet esprit de modération qui se méfie des extravagances funestes, du fanatisme et des passions, ce bel équilibre mènent au plus vain scepticisme et même au manque de courage ?

De ce que Montaigne se refuse à croire s'ensuit-il qu'il ne croit à rien ? Non, Montaigne croit à peu de choses, mais il croit à l'essentiel, notamment à la liberté, à la dignité de l'homme. Et pour cela, et pour sa foi, il ne refuse pas de s'engager et de se bien conduire.

Non, ses *Essais* ne sont pas, comme on l'a dit plaisamment, le bréviaire des honnêtes paresseux et des ignorants studieux ; ils apprennent à aimer profondément quelques principes — peu nombreux, il est vrai, mais sans lesquels tout serait barbarie. Et aussi comme l'a dit Grassé ce matin, d'une façon si ferme et si émouvante, ils apprennent à bien mourir.

Les Périgourdiens, eux aussi, ne se piquent pas d'empiler leur tête de trop nombreuses et trop ambitieuses idées ; tout occupés à se construire une vie pacifique, ils s'adonnent à quelques principes souverains

*

et simples ; ils ont montré, ainsi que l'a dit M. le recteur, évoquant la Résistance, qu'ils savent les défendre. Je pense à un vieil homme, proche de moi, qui, dès 1940, prophétisait que, si l'oppresser arrivait un jour dans nos bois du Périgord, il y serait combattu par les hommes de chez nous.

Ce vieux Périgourdin, lui aussi, ne croyait qu'à la liberté et se gardait des théories déshumanisées. C'est pourquoi non seulement il fut un bon prophète, mais, avec beaucoup d'autres paysans du Périgord, il donna sa vie dans le combat — qu'il avait prévu — pour l'honneur et la liberté.

Vous avez raison de dire, cher président Grassé, que Montaigne apprend à chacun à vivre et à mourir en homme ; les Périgourdins l'ont toujours compris.

Nous joignons enfin à ces trois discours le sonnet (dédié à notre Président et à M. Grassé) que les cérémonies de Périgueux ont inspiré à M. le Pr Charles Sécheresse, membre de notre Société.

*Au Forum, aux Jardins de fleurs, d'arbres, de sable,
La guerre ayant, — dis-lu —, d'inexorables lois,
On l'avait pris, Michel, comme otage de choix
Et ce restait pour tous le faix qui nous accable.*

*Mais un jour, sur la ville, et les prés et l'étable,
Sur l'usine où l'on tord le fer, l'acier, le bois,
La paix fut installée, et — voici bien des mois, —
L'on prévoit, ô Michel, la rentrée adorable ;*

*C'est fait. Tu nous reviens, et plus vivant encor :
Là, Michel, droit et noble en la Cité ardente
Où prit vieille racine un ardent Périgord,*

*Tu règnes sur ton sol, ceint de ses palmes d'or,
Et rêves en ton ciel, — comme dans l'âme aimante
De l'homme universel que ton beau Livre enchante...*

(5 septembre 1961.)